

Lucienne Strivay

## **Se laisser transporter par des souffles<sup>1</sup>**

« Nous ne sommes savants que de la science présente. »  
Montaigne

Pétitions contre la cruauté envers les animaux, pour la justice à leur rendre, contre l'élevage intensif, la chasse, les cirques et les montreurs, les formes de gestion adoptées par certaines villes, annonces de disparition d'espèces, vidéos, essais, romans : les animaux sont partout dans nos expériences et nos discours, dans la plus grande diversité sociologique. Sans parler du web et des réseaux. En effet, dans les sciences humaines, on relève également un tournant animaliste hardiment engagé dans le monde anglo-saxon et très actif aussi dans l'espace francophone en dépit des tirs de barrage de certains tenants d'études formées consacrées aux relations homme-animal (dans cet ordre).

---

<sup>1</sup> Ce titre est repris à Véronique Bergen, Entretien accordé à Diacritik à propos de son livre *Tous doivent être sauvés ou aucun*, Onlit éd., 2018 : "S'ouvrir aux failles de l'histoire, c'est se laisser transporter par des souffles."

Quels sont les enjeux de la vague qui s'abat sur une société écartelée entre l'intégration des espèces compagnes, l'exaltation des éthologies de terrain et les dispositifs de l'industrie de la « viande sur pied » ? La question se révèle bien plus fondamentale que ne veulent le voir ceux qu'elle agace. Non seulement elle est étroitement imbriquée dans la crise climatique, mais aussi dans l'effondrement des formes de la diversité. Les indices d'une menace généralisée largement imputable au comportement d'exploitation des modernes et pesant sur les générations qui nous suivent immédiatement ont éveillé de nouveaux liens, de nouvelles sensibilités, modifié l'économie de la distance entre les animaux et nous, ont suscité « une rencontre des corps qui ouvre à une conscience plus grande de la vulnérabilité de chacun »<sup>2</sup>. Une vieille perspective qui laissait l'animal, l'arbre, le non-humain au fond d'un angle mort, est en train de bouger. Le moment que nous traversons nous change, « nous amène à nous considérer intégralement comme des "vivants", depuis nos corps (du génome au cerveau et au-delà) jusqu'à notre histoire (qui redevient "naturelle", environnementale, planétaire, climatique). »<sup>3</sup>

L'homme n'est pas le centre du monde. D'ailleurs, le monde du vivant n'a pas de centre. Relations interspécifiques, symbioses inventives autant que concurrences et compétitions, on le définirait plutôt avec Donna Haraway comme un nœud en mouvement qui réclame de nouveaux modes d'attention et une exploration du respect – étymologiquement « rendre le regard » – des différences réciproques<sup>4</sup>. Nous découvrons que nous ne sommes pas autonomes et que « notre existence dé-

---

2 Patrick Llored, "L'animal et le social : vers une révolution zooanthropologique?" *AOC media*, 20/11/2019

3 Frédéric Worms, " Le temps du vivant", *AOC media*, 13/11/2019

4 Donna Haraway, *When species meet*, 2008. Voir aussi le "*Manifeste des espèces compagnes*" récemment réédité en français (2019) par Flammarion avec une préface de Vinciane Despret.

pend de notre capacité à vivre ensemble.»<sup>5</sup> Ce qui est en cause à différents degrés c'est bien une modalité de faire monde par d'autres voies épistémologiques. Loin de toute essentialisation, il s'agit en quelque sorte de reprendre à égalité les transactions avec les vivants sans nier les différences anthropologiques prises dans un mouvement permanent de reconfiguration des traits propres à chaque espèce au sein d'un espace commun toujours ouvert. Cette jubilation des différences interspécifiques dans leur reconnaissance à s'ajuster les unes aux autres à l'occasion d'échanges actifs suppose une profonde reconfiguration des savoirs. L'anthropocentrisme ne sera pas remplacé par un zoocentrisme, mais cette révolution ne sera possible qu'en se déprenant de l'exception humaine. Les dualismes qui structurent jusqu'à la matérialité de nos institutions savantes, nature/culture, sujet/objet (en relation univoque), sensibilité/intellection, déjà évacués depuis Latour et Descola, devraient être peu à peu extirpés du formatage culturel et social pour être rendus à l'histoire. Alors qu'on dévoile le caractère construit des procédures d'observation et des démarches expérimentales légitimées comme l'a également montré Donna Haraway, le concept d'objectivité lui-même devrait être sérieusement revisité dans un mouvement de méfiance envers le discours de la maîtrise, de la totalisation savante et de ses impensés. Un autre point de vue est possible, une autre façon d'élaborer des problèmes, une autre manière de produire et de mettre en relief des données empiriques qui donne voix à un style sensible à d'autres aspects du monde. Un pluralisme scientifique où celui qui parle spécifie en priorité le lieu d'où il parle et reconnaît la possibilité de différences significatives selon les points de vue adoptés. Soit qu'il marque l'importance de savoirs situés et partiels. C'est aussi la question de l'un et des collectifs qui est soulevée : nous ne sommes jamais « un », mais « des » êtres vivants. Cependant la conscience de nos liens réciproques passe moins

---

5 Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes*.

dans la considération des "espèces" que dans la reconnaissance des individus. Quoi qu'il en soit, on mesure que des transformations de cette ampleur, avec leurs corrélats dans tous les registres ne peuvent advenir que très progressivement. Ils sont pourtant l'horizon quasi utopique de la question animale. Les résistances et les disqualifications qu'elle rencontre témoignent sans doute de ce pressentiment. Comme l'écrivait déjà Montaigne, « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ».

L'animal qui nous mène ici, aussi bien le végétal, les champignons, les bactéries, permettrait peut-être l'amorce d'une synthèse des critiques du naturalisme auxquelles il a ouvert la porte au moins depuis les remarques malicieuses d'André George Haudricourt<sup>6</sup>. La parole scientifique n'est pas innocente, elle engage le fondement des pratiques biopolitiques. Ainsi que le soulignait déjà Claude Lévi-Strauss, « Les problèmes posés par les préjugés raciaux reflètent à l'échelle humaine un problème beaucoup plus vaste et dont la solution est encore plus urgente : celui des rapports de l'homme avec les autres espèces vivantes... Le respect que nous souhaitons obtenir de l'homme envers ses semblables n'est qu'un cas particulier du respect qu'il faudrait ressentir pour toutes les formes de vie... ».<sup>7</sup> La domination de la nature telle que l'a pensée la modernité est un idée délétère et obsolète. Nous sommes devant la négociation, devant un nouveau social partagé qui s'admet travaillé par des formes inédites d'action et de faire agir du vivant jusqu'à la transaction avec « la culture » façonnée par l'humain.

---

6 A. -G. Haudricourt, Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui, *L'Homme*, 1-2, 1962

7 Claude Lévi-Strauss, Allocution à l'Unesco en 1971